NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

117 N° 3 1995

François de Sales à l'école des jésuites

André RAVIER (s.j.)

p. 397 - 413

https://www.nrt.be/fr/articles/francois-de-sales-a-l-ecole-des-jesuites-358

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

François de Sales à l'école des jésuites *

I. - Au collège dit «de Clermont», à Paris

Vers le 25 septembre 1578[1] un petit groupe de cavaliers quittait le château de Sales: François (11 ans), le fils de Monsieur de Boisy, et ses trois cousins, Amé (17 ans), Louis (14 ans) et Gaspard (11 ans); les fils de Louis de Sales partaient pour Paris, «sous le gouvernement de Messire Jean Déage», un jeune prêtre qui, en même temps qu'il exercerait son rôle de «précepteur», préparerait en Sorbonne son doctorat de théologie. Amé, Louis et Gaspard seraient pensionnaires au collège royal de Navarre[2]. François serait externe au collège des Pères jésuites, dit collège de

---

* Cet article doit beaucoup aux ouvrages que voici: G. DUPONT-FERRIER, *Du collège de Clermont au Lycée Louis-le-Grand*, Paris, Brocard, 1921 (*DF*). — H. FOUQUERAY, *Histoire de la Compagnie de Jésus en France, des origines à la suppression*, Paris, Picard, 1913 (*HF*). — E.M. LAJEUNIE, *Saint François de Sales. L'homme, la pensée, l'action*, Paris, Guy Victor, 1966 (*EL*).
Autres sigles abréviatifs:
BR = H. BREMOND, *Histoire littéraire du Sentiment religieux en France.*
MHSJ: *Monumenta historica Societatis Iesu* (en particulier les tomes *Monumenta Paedagogica*, par le P. L. LUKÁCS).
OCV: *Oeuvres complètes* de saint FRANÇOIS DE SALES, éditées par les Religieuses de la Visitation d'Annecy, 27 volumes, 1892-1964, Annecy, Visitation.
PL: Saint FRANÇOIS DE SALES, *Oeuvres*, édit. A. RAVIER et R. DEVOS, Coll. de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1969.
AR: ANDRÉ RAVIER, *François de Sales, un sage et un saint*, Paris, Nouvelle Cité, 1985.

1. Si la date du retour de François en Savoie, ses études terminées à Paris, est bien assurée (juin 1588), la date de son départ pour Paris est très controversée (1578, 1580 ou 1582?). Nous optons pour 1578, pour les mêmes raisons qu'expose le Père E.M. Lajeunie – auxquelles nous ajouterons l'autorisation donnée par le Duc de Savoie «aux seigneurs de Sales d'envoyer leurs fils étudier à Paris ou ailleurs, hors de l'État de Savoie» (7 juin 1575). Charles-Auguste de Sales, le premier historien de François, ne dit-il pas que celui-ci «*recommença* (à Paris) l'étude des lettres humaines»? On constatera par cet article qu'un séjour de dix ans de François à Paris s'harmonise très bien avec le cycle des études au collège de Clermont.

2. Nous ignorons ce que furent les études parisiennes des trois frères. Que devinrent ensuite Amé et Gaspard? Nous en savons bien peu de choses. Quant

Clermont. Lui-même avait ainsi choisi « à cause, disait-il, du soin qu'ont ces Pères de cultiver la piété et d'entretenir leurs écoliers dans la vertu et la dévotion »[3], car depuis sa récente confirmation, il est décidé secrètement à « être d'Église ». Monsieur de Boisy n'avait pas renoncé facilement à inscrire au collège royal ce fils aîné qui s'annonçait brillant, mais François, déjà habile diplomate, avait fait intervenir sa mère...

Par Lyon, Bourges et Orléans, nos voyageurs gagnèrent Paris. Amé, Louis, Gaspard, rejoignirent Navarre. François et Messire Déage trouvèrent logis à l'hôtel de la Rose Blanche, rue Saint-Jacques[4].

À peine arrivé, François se hâta de quitter ses habits de jeune gentilhomme; il revêtit son vêtement d'écolier; puis, accompagné de son précepteur, comme l'exigeait le règlement de Clermont, s'en fut se présenter au collège. La fête de Saint Remi (3 octobre), à laquelle rouvriraient les cours, approchait.

François découvre « son » collège

À vrai dire, le trajet n'était pas long. Le collège de Clermont – l'ancien hôtel ou « cour » de Langres – avait façade et entrée sur la rue Saint-Jacques. Encastré entre le collège des Cholets (au sud), le collège du Mans (à l'est), le collège de Marmoutiers (au nord), il aurait pu offrir une façade de cinquante mètres environ, mais à droite et à gauche du portail, des boutiques de marchands, des échoppes de petits artisans couvraient les murs et réduisaient la façade à quelque vingt mètres[5]. Par contre, de l'est à l'ouest, le collège mesurait une centaine de mètres.

Franchi le haut et beau portail de l'ancien hôtel de Langres, François s'étonne de ce qu'il aperçoit de « son » collège. Rien de

---

à Louis, il fut «d'Église», chanoine du diocèse de Genève-Annecy et compagnon de François dans sa mission du Chablais.

3. L'indication de nos références nous posait un problème difficile. En l'absence des archives du collège de Clermont (disséminées au moment de la suppression de la Compagnie) nous avons dû, pour rédiger cet article, recourir à des sources variées et vérifier la moindre affirmation. Les notes devenaient trop nombreuses. Nous nous contenterons donc de donner les références les plus importantes. Voir ci-dessus la note bibliographique et les sigles des ouvrages.

4. L'hôtel de la Rose Blanche se situait, pense-t-on, vers les nos 154-156 de notre actuelle rue Saint-Jacques! François y résidait encore en 1580; puis on trouva logis près de Sainte-Geneviève.

5. Le collège s'agrandit peu à peu aux dépens de ces voisins... mais, lors de la suppression de la Compagnie, l'annexion n'était pas encore achevée.

commun avec la maison quasi familiale de La Roche-sur-Foron, ni avec le lumineux collège chappuysien d'Annecy! Une vaste cour sur les côtés de laquelle s'élèvent deux corps de logis dont les pierres grisonnent de la poussière de Paris. Au rez-de-chaussée, des salles de classe où se réfugient aussi les élèves les jours de pluie ou de froid pendant leurs récréations. Tout ceci, qui dut être beau jadis, est à présent marqué d'une certaine pauvreté.

C'est qu'en effet Clermont est pauvre, très pauvre, écrasé de dettes. Il a peine à nourrir ses pensionnaires et ses maîtres... L'enseignement est gratuit; on vit des bourses (bien dévaluées) léguées par l'évêque de Clermont, Guillaume du Prat, le fondateur, des rares dons du roi Henri III[6], et des «aumônes» que des amis veulent bien faire au collège... C'est que Clermont n'avait encore en 1578 que quinze ans d'existence[7] et, pour acquérir l'hôtel de Langres, les Pères avaient dû verser 16.000 livres, sans compter les indemnisations annexes. Une chose en outre les gênait: à cause de l'opposition du Parlement et de l'Université, le collège n'était pas reconnu légalement mais «toléré»; un provisoire qui durerait trente ans.

Et cependant, dans ces locaux d'aspect sévère, se pressaient plus de 2.000 élèves (externes pour les trois quarts de l'effectif). À quoi était dû ce rapide succès? En décidant de le créer, le Père Général Laynez avait voulu, dès 1563, que le collège de Paris fût un collège-modèle – modèle pour d'autres collèges jésuites en France, mais aussi pour les collèges de l'Université de Paris. Les maîtres et régents furent choisis parmi les meilleurs. Dès 1563, le brillant Père Jean Maldonat était nommé «lecteur» de théologie et de philosophie; en 1566 le Père Jean Leunis, initiateur des Congrégations de Notre-Dame, était envoyé à Clermont en qualité de «principal des pensionnaires» et y fondait en 1569 la première Congrégation parisienne[8]. En outre, le besoin se faisait sentir dans la jeune Compagnie de codifier et unifier l'enseignement dans les collèges qui se multipliaient. Aussi les Généraux Laynez, Borgia, Mercurian, Aquaviva portaient-ils une attention particulière sur ce qui se faisait à Clermont et sur les résultats

6. En 1583, il y avait 16 boursiers, et 18 en 1587 (*DF* I, 70).

7. C'est le Père P. Cogordan qui avait découvert cette occasion inespérée d'installer un nouveau collège en plein quartier des écoles. Le Père Laynez avait visité le bâtiment avec les Pères Polanco et Nadal avant juin 1562 et approuvé l'achat. Il fallut une année de tractations pour que le contrat d'achat fût signé le 2 juillet 1563.

8. Elle eut un gros succès. En 1575, elle comptait 150 jeunes gens.

obtenus. En 1568 le Père Nadal, un des plus fidèles interprètes de la pensée de saint Ignace, était nommé Visiteur; puis en 1570, le Père Mercurian qui serait élu Général deux ans plus tard; en 1578, le Père Maldonat – enfin (pour nous en tenir au temps de François de Sales) en 1587, le Père Laurent Maggio, qui apporta aux règlements et méthodes de Clermont des modifications non négligeables. Ainsi Paris collaborait-il activement à la préparation du célèbre *Ratio Studiorum* de 1599[9].

L'inscription délicate d'un «nouveau»

François et Messire Déage furent bientôt introduits dans le bureau du Préfet général des études (nous ignorons son nom[10]): c'est lui en effet qui, selon le règlement, devait accueillir tout nouvel élève. On remit au Père le petit dossier requis pour l'inscription (nationalité, certificat de baptême, parents, références). Le Père soumit François à un rapide examen; le cas était clair: le candidat possédait «les éléments» du latin[11], ignorait tout du grec, parlait un français métissé de savoyard; il avait l'esprit curieux, vif, semblait consciencieux et ardent au travail; il était franc, spontané; possédait déjà une formation religieuse solide; il avait du caractère, de la race. La recrue était de qualité.

En fait, François posait au Père Préfet un problème délicat: dans quelle classe l'introduire? Clermont en effet avait quatre classes de grammaire, les trois que gardera le *Ratio* de 1599 et, en plus, une «sixième» où l'enfant s'initiait au grec en même temps qu'au latin. Alors, «sixième» ou «cinquième»? Le Préfet opta pour la sixième. François, selon sa propre expression, «recommencerait ses humanités».

La «rentrée» (3 octobre 1578)

La reprise des cours s'inaugurait par une messe solennelle. À cette époque, Clermont n'avait pas encore d'église. Trois cha-

9. Sur cette préparation et l'histoire du *Ratio Studiorum*, voir l'étude minutieuse du P. J.-B. HERMAN, *La Pédagogie des Jésuites*. On consultera aussi avec grand profit les ouvrages du P. L. LUKÁCS, *Monumenta Paedagogica*, dans MHSJ.

10. Par contre, nous connaissons les noms des Recteurs: en 1578-1581, le Père Odon Pigenat; en 1581-1583, le Père Claude Mathieu; puis le Père Alexandre Georges.

11. Nous ne pouvons préciser davantage. Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pas retrouvé le plan d'études du collège chappuysien au temps de François.

pelles provisoires avaient été aménagées dans l'immeuble, dont la plus vaste pour les élèves. Sacristie, mobilier, tout cela était pauvre; du moins les Pères soignaient-ils la para-liturgie: luminaires, fleurs, tentures, kyrielles de grands et petits «clercs», chants. Il y avait même un maître de chapelle et une chorale. Il fallut, en 1587, modérer son zèle et lui interdire toute musique «profane»[12]. François, qui plus tard, à Annecy, sera si fier des offices de son chapitre de chanoines, dut goûter ces cérémonies spectaculaires. Dans quelle mesure eut-il un rôle à y jouer? nous l'ignorons; nous savons seulement que le règlement de Clermont exigeait que tous les élèves, «même externes», était-il précisé, sachent «servir la messe».

Dans ce Paris du XVI[e] siècle finissant, les Pères ont conscience que la piété ne suffit pas à leurs élèves. Tous, et surtout les externes, ont besoin d'une solide formation doctrinale pour vivre d'une foi intacte parmi les «nouveautés». C'est par des prédications à la chapelle qu'ils assurent cette formation, mais ces prédications s'articulent sur la connaissance du catéchisme. Du catéchisme, le maître devait expliquer en classe quelque chapitre tous les vendredis pendant une demi-heure. Mais, chaque jour, les élèves devaient en apprendre par cœur – jusqu'en rhétorique – quelques questions et réponses. Quel était, parmi les nombreux catéchismes rédigés alors par des Pères, le livre officiel de Clermont? C'était le «Canisius»[13], qui avait prouvé son efficacité dans les pays d'Europe centrale menacés par le protestantisme. Mais il était concurrencé fortement par le catéchisme du Père Edmond Auger.

En ce jour de «rentrée», François prenait contact avec les quelque 200 ou 300 camarades qui composaient la classe de sixième: on s'entassait dans un local trop étroit. Un seul maître régentait tout ce petit monde. Passée l'inévitable cohue du début, l'ordre s'établit grâce au système des camps[14]. La classe fut divi-

12. Visite du Père L. Maggio en 1587. Cf. *HF*, livre I, ch. VII. Le Visiteur supprima le caractère solennel de la messe de rentrée!

13. Il s'agissait de l'abrégé que Canisius avait fait lui-même de son grand catéchisme: *Summa doctrinae christianae*, ce *Parvus catechismus catholicorum*, destiné précisément aux élèves des collèges. La *Summa* avait été imprimée en 1554, avant même le catéchisme du Concile de Trente.

14. Contrairement à ce qui est dit parfois, les jésuites n'ont pas inventé le système des camps (pas plus que la structuration du collège en classes échelonnées). Ils l'avaient emprunté aux Frères de la Vie commune, et plus spécialement à

sée en deux camps de force à peu près égale, qui s'affronteraient dans les travaux scolaires. Dans chaque camp les élèves étaient regroupés en décuries (groupes de dix élèves); à la tête de chaque d'écurie, un décurion chargé de maintenir le bon ordre dans sa troupe, d'y contrôler les leçons et devoirs, d'y susciter le désir de vaincre dans les combats scolaires: tout cela sous l'autorité du régent. Chaque camp avait son *imperator* ou son *consul*. Ces magistratures n'étaient jamais acquises, elles devaient sans cesse se mériter par la qualité du savoir; elles étaient menacées à l'intérieur même du camp ou de la décurie. François qui aimait le jeu, la bonne camaraderie, la compétition loyale, dut s'adonner allégrement à ces pacifiques tournois. Le système des camps resterait la structure des quatre classes de grammaire.

François, élève des quatre classes de grammaire (1579-1582)

Le but et la méthode de ces quatre années sont bien définis. Le but: donner à l'élève une connaissance approfondie de la langue latine, au point qu'il en ait un usage familier; car tout l'enseignement se fait en latin; et non pas n'importe quel latin, le latin le plus fidèle à Cicéron. La méthode: organiser les programmes de chaque classe de telle sorte que chacune marque un progrès précis, définitivement acquis, vers le but.

À mesure qu'il en est capable, l'élève est mis au contact direct des auteurs latins par la *lectio* ou la *praelectio*. Les textes choisis sont d'abord des textes faciles, comme certaines *Lettres familières* de Cicéron ou les *Fables* d'Esope. Dès la cinquième, on pourra leur adjoindre quelques *Bucoliques* de Virgile. En quatrième, le *Songe de Scipion*, les *Géorgiques* de Virgile, les *Sentences* d'Ovide. En troisième, Cicéron domine plus encore qu'auparavant avec ses *Dialogues*, le *De amicitia*, et le *De senectute*, le *De officiis*; mais Quinte-Curce, César, l'*Enéide* de Virgile trouvent aussi leur place dans le programme.

Lectio et *praelectio* ne sont pas laissées à la fantaisie du régent. Elles doivent insister sur certains aspects grammaticaux de la langue latine, de préférence à tout autre. En sixième, l'étude des genres et des déclinaisons de noms; en cinquième, celle des pré-

---

l'un de leurs plus célèbres élèves du collège Saint-Jérôme de Liège, Jean Sturm (1507-1589), qui fut recteur au Gymnase de Strasbourg, protestant notoire et ami de Calvin.

terits et des supins; en quatrième, la syntaxe; en troisième, l'ensemble de la grammaire et l'initiation à la prosodie. Ainsi, *lectio* et *praelectio* s'harmonisaient avec un programme précis de grammaire.

Qu'était-ce donc que la *lectio* et la *praelectio*? En fait, ce n'est que deux manières de lire un texte: l'une, rapide, cursive, avec le minimum de remarques pour qu'il soit intelligible; l'autre plus lente, détaillée, que le maître pouvait éclaircir par l'histoire, la géographie, les sciences; il lui était même conseillé de terminer sa *praelectio* sur quelques considérations morales ou religieuses. Les auteurs païens n'étaient-ils pas à leur manière, comme le dira plus tard Jouvancy, *praecones Christi*, des «hérauts du Christ[15]»?

L'apprentissage du grec se calquait sur celui du latin mais – si l'on en juge d'après le temps qui lui était assigné – avec moins d'ambition. Encore que certains élèves, en troisième, se soient piqués au jeu et aient pu se vanter sans affabulation de parler grec entre eux ou d'écrire en grec[16]! Le grec, comme le latin, était à Clermont langue vivante!

Y avait-il une «Académie» pour les classes de grammaire? La chose n'est pas sûre au temps de François. Si elle existait déjà, elle était unique pour les quatre classes; elle regroupait donc l'élite de chacune de ces classes. En l'absence d'archives, il n'est pas possible d'affirmer que François fut, dès le début de ses études, un «académicien».

Externe, François ne passait habituellement au collège que cinq heures par jour (deux heures et demie le matin, et autant l'après-midi), hormis le dimanche et les jours de congé. Car il y avait beaucoup de jours de congé. Entre la Circoncision et les Saints-Innocents, on en a dénombré quarante répartis selon le temps liturgique. À quoi s'ajoutaient des jours de demi-repos aux vigiles des grandes fêtes. Il y avait aussi de vraies vacances, petites[17] ou grandes. Pour les vacances d'été, François connut trois régimes: avant 1585, une quinzaine de jours; en 1585 et 1586, sept semaines; en 1587, le Père Maggio les fixa pour la

15. JOUVANCY, *Ratio discendi et docendi*, P. II, art. III, § 2.

16. Nous renonçons à citer les programmes et les auteurs qu'utilisaient les régents pour cet apprentissage du grec. Mais nous le ferons pour les classes de Seconde et de Rhétorique.

17. Trois jours à l'occasion du Carnaval. A Pâques, du mercredi saint au jeudi de Quasimodo. Il est vrai que l'assistance aux offices de la Semaine Sainte était obligatoire.

faculté de philosophie à «deux mois au maximum». François ne retourna jamais en Savoie au cours de son séjour à Paris.

À quoi François occupait-il ses loisirs parisiens? Les jours scolaires, ses heures libres étaient vite accaparées: leçons à apprendre, devoirs (courts et rares, des thèmes plutôt que des versions), quelque *praelectio* à reviser ou à préparer, lecture dans des livres recommandés par le professeur et empruntés à l'excellente bibliothèque scolaire du collège, etc. Tout ce travail était surveillé par Messire Déage et contrôlé, comme pour tout externe, par le Préfet général ou un de ses représentants.

Et les jours de congé? C'est sans doute dans ces temps libres que Messire Déage organisait cette éducation aux «arts de noblesse» que lui avait tant recommandée Monsieur de Boisy: équitation, danse, maniement des armes, en particulier escrime, récemment importée d'Italie et qui était à la mode... Et puis il y avait ce grand Paris à explorer, ses églises et abbayes, mais aussi sa flotille de bateaux sur la Seine, le Pré-aux-Clercs, ses cortèges princiers ou royaux... Que de visions enrichissantes pour notre jeune savoyard!

Une part non négligeable de ces loisirs était aussi consacrée à satisfaire aux «obligations mondaines» de François. Son père – alors qu'il était Monsieur de Nouvelles – avait lié amitié avec plusieurs grandes familles françaises: tel Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercoeur, dont la soeur était reine de France. Ainsi François fut-il introduit à la cour de France, la cour d'Henri III et de ses «mignons», la cour de la Ligue, cette cour où se côtoyaient les passions les plus folles et la sainteté la plus généreuse. Peu à peu, selon son âge, Messire Déage introduisit François dans ce monde équivoque.

À la fin de la troisième, François subit l'obligatoire examen de passage et, comme chaque année précédente, obtenait son *Ascendat*. Il était admis en seconde. Il allait avoir quinze ans.

François, élève de Seconde: l'humaniste (1583)

Le but de cette classe est un peu ambigu: elle est proche de la Rhétorique, et cependant elle n'est pas la Rhétorique. Dupont-Ferrier dit joliment: «C'était devant le Temple de la Rhétorique le vestibule sacré». Le régent, dans sa *lectio* et sa *praelectio*, insistait sur l'étude des genres littéraires et des styles. En s'appuyant comme auparavant sur des auteurs appropriés.

En fait, nul auteur latin ou grec n'était exclu du programme. (Si besoin était, on l'expurgeait[18]!). Cicéron restait le maître, mais à présent dans ses œuvres morales; à côté de lui des historiens comme Tite-Live, Salluste; des poètes comme Horace. Pour les Grecs, Isocrate, saint Jean Chrysostome, Platon, Plutarque. La *praelectio* s'enrichit toujours davantage d'histoire, de géographie, de sciences, mais sans verbiage, en «collant» au texte. L'émulation change de méthode: la classe peut encore, à l'occasion, se diviser en camps, mais la valeur personnelle, manifestée par l'imitation des maîtres ou la création, prend le pas sur la concertation; les meilleurs travaux ont les honneurs de l'affichage ou de la déclamation publique. François, sans doute, cueillit sa part dans ces lauriers. Quoi qu'il en soit, il fit partie de l'Académie qui regroupait alors les meilleurs élèves de Seconde et de Rhétorique. Les Académiciens tenaient séance (1 heure) chaque dimanche dans un local qui leur était réservé. Nous ignorons quel fut le maître de François en cette Seconde exaltante; il semble qu'il faille éliminer le remarquable P. Jacques Sirmond, comme le proposent quelques historiens.

Or cette familiarité avec des auteurs païens, cette fréquentation toujours plus assidue de la cour d'Henri III, semblent bien avoir déclenché dans l'âme de François une crise spirituelle. Il ne voyait plus très clair en lui. Pendant les vacances de Carnaval de cette année 1583, tandis que les étudiants s'ébrouaient dans la rue, François, lui, restait au logis; il était triste et songeur. Messire Déage lui proposa de se mêler à la fête. François refusa et, se souvenant de l'aveugle de Jéricho, dont on avait lu l'évangile le matin à la Messe, il s'écria: «Seigneur, faites que je voie!» – «Eh, que voulez-vous voir?», lui demanda Déage. «Je veux voir... la sainte théologie. Elle seule m'enseignera ce que Dieu désire montrer à mon âme[19].» Déage eut la sagesse de ne pas s'opposer à ce désir. Désormais, il communiqua à François ses notes de Sorbonne et l'autorisa, dans ses loisirs, à l'accompagner à certains cours.

Ainsi s'acheva la Seconde pour François. En octobre, ils pénétrèrent du «vestibule sacré» dans le «Temple de la Rhétorique».

---

18. Ce faisant, les jésuites suivaient le conseil de QUINTILIEN, *De institutione oratoris*, lib. I, c. XIV.

19. Louis-Dominique, marquis de CAMBIS, *Vie de saint François de Sales*, ms. du Puy, t. I p. 66.

François élève de Rhétorique: 1584 et 1585

Le réglement de Clermont autorisait les élèves qui le désiraient à passer deux ans dans cette classe-sommet; et les biographes de François sont en général d'accord pour penser qu'il profita de cette aubaine. D'autant que le professeur de Rhétorique, en 1584 et 1585, était un maître de très grande qualité, le Père Bernardin Castori, un Siennois, humaniste d'une grande finesse.

La Rhétorique achevait (dans les deux sens du mot: terminait et donnait plénitude) les Humanités. Son but était de former l'élève à l'*eloquentia* que notre mot «éloquence» traduit mal.

Qu'est-ce donc que cette célèbre *eloquentia*? Elle pourrait se définir: l'art de lire, dire, écrire pour agir sur l'esprit et le cœur des hommes, l'art d'émouvoir, de persuader, de convaincre et de réfuter. Pour l'acquérir, aucun moyen meilleur que de se mettre à l'école de ceux qui ont su ébranler les foules, et surtout l'élite. Tous les genres littéraires peuvent atteindre ce but: discours, mais aussi tragédie, comédie, histoire, fable, épopée, et autres «styles». L'élève lit ces textes, les déclame, les joue en s'identifiant à la pensée et aux sentiments des écrivains, mais aussi il les imite, les recrée à sa façon, et surtout s'efforce de créer lui-même selon ses propres dons. Evidemment, en cette formation, Aristote, Cicéron, Quintilien, restaient les grands maîtres et conseillers.

Or tout en s'adonnant avec la ferveur qu'on devine à cette formation de l'esprit et du cœur, François continue de s'initier à la théologie; il recopie les notes de Messire Déage et assiste, s'il le peut, à telle ou telle leçon.

C'est ainsi qu'en 1584-1585, il eut l'occasion d'entendre au Collège Royal le célèbre bénédictin Gilbert Génébrard lire et commenter le *Cantique des Cantiques*[20]. Ce cours, pour être suivi, exigeait que l'on connût la langue hébraïque; François s'y appliqua et, selon Dom Mackey, Génébrard lui-même fut son professeur. Du *Cantique*, le savant bénédictin donnait des leçons d'une science rigoureuse, mais aussi une interprétation hautement mystique: les «amours de la Sunamite et de son berger» étaient présentés comme «les chastes amours de la Fille de Sion et du Dieu d'Israël, de l'Église et du Christ». Ce fut une révéla-

20. On peut se faire une idée de ce cours par le livre que publiait Génébrard à Paris en 1585 chez Égide Corbinus; encore que cette traduction en vers fût dirigée «contre la paraphrase trochaïque de Théodore de Bèze».

tion pour François; dès lors il concevra la vie spirituelle comme une histoire d'amour, la plus belle des histoires d'amour. Il exprimera sa reconnaissance à Génébrard dans le *Traité de l'Amour de Dieu*; il le nommera «par honneur et avec consolation[21] pour avoir été son disciple».

Dès cette époque, François était admis dans la Congrégation de Notre-Dame. En fait cette congrégation, introduite à Clermont vers 1570 par le Père Jean Leunis lui-même, n'existait encore que pour les étudiants, pensionnaires et externes, de la Faculté de Philosophie. Mais quelques élèves de Rhétorique pouvaient y être admis... pour la relève de l'année suivante.

Une Académie regroupant les meilleurs élèves de Rhétorique et d'Humanités existait aussi: François en faisait partie depuis 1583; il continua en Rhétorique.

François achevait ses Humanités dans la ferveur religieuse et l'enthousiasme littéraire[22]. Il était admis à «monter» en Faculté de Philosophie; il avait à peine dix-huit ans.

François étudiant en Philosophie (1586-87-88)

Voici François plongé dans des études très différentes des précédentes par leur rythme scolaire, leur méthode, leur esprit.

La journée scolaire ne varie guère cependant: deux heures de cours le matin, deux heures le soir, suivies d'un quart d'heure de conversation avec le «lecteur». Mais un peu plus de vacances, surtout l'été. Chaque jour, sauf le samedi, il y avait «répétition» des deux derniers cours: cet exercice se situait entre midi et une heure, au grand dam des externes. Le samedi, la répétition se transformait en sabbatine; c'était une discussion, dirigée par le maître, sur l'enseignement de la semaine. Chaque mois, en principe, la sabbatine s'élargissait en menstruale, à laquelle pouvaient être conviés des intervenants étrangers au collège.

---

21. Le manuscrit du *Traité* montre que François avait écrit d'abord «avec amour».

22. Nous n'avons pas parlé du «français»... et pour cause: il n'apparaît pas dans les programmes de Clermont en ces années 1578-1588. Avouons-le: Clermont résista, tant qu'il le put, au triomphe du français sur le latin et le grec. Il fallut attendre le milieu du XVII[e] siècle et la belle époque des *Scriptores* pour que le français obtînt droit de cité! Mais il n'y avait pas que le collège où François pût améliorer son français: les rencontres avec ses camarades externes, et tout simplement la vie à Paris. Notons aussi qu'en son temps, la plupart des professeurs de Clermont étaient des Italiens ou des Espagnols... (voir *DF* I, 135-141).

Le plan d'études était rigoureusement fixé pour ces trois années: Aristote, révisé par saint Thomas d'Aquin, était le maître à penser; le régent de Philosophie s'appelait d'ailleurs un «lecteur»; s'il devait s'écarter de la doctrine d'Aristote ou de Thomas d'Aquin, il ne le faisait qu'avec révérence! Le programme? En première année, la *Logique* d'Aristote; en seconde année, la *Métaphysique* d'Aristote avec un enseignement des mathématiques et d'autres sciences, surtout la physique; en troisième année, la *Morale* d'Aristote...

Le professeur qui régentait la Philosophie au temps de François était de très haute qualité: le Père François Suarez. Non pas le célèbre théologien d'Alcala, mais un homonyme natif d'Avila[23]. Peut-être François eut-il la bonne fortune d'avoir pour professeur de mathématiques le Père Arnauld Sophorius, qui se fit une réputation solide en ce domaine.

À ces études, François s'adonna avec zèle, à son accoutumée. Au point qu'au terme de ces trois ans, il fut déclaré «parfait en Philosophie» et «l'un des premiers de l'Université». Membre de l'Académie, Congréganiste fervent, il rayonnait; ses camarades, dit-on, l'avaient surnommé «l'Ange de l'École», par allusion au surnom de Thomas d'Aquin. Le Père Etienne Binet, son condisciple, déclarera plus tard qu'il devait pour beaucoup sa vocation à l'exemple et aux conversations de François.

À ce travail, il ajoute encore son étude personnelle de la théologie. Un problème le hante, le problème qu'avaient fortement posé Luther et Calvin, le problème de la prédestination. Il en vient même à s'interroger. «Moi, François, ne serais-je pas prédestiné à la damnation par l'infaillible jugement de Dieu?» Et il tomba, nous rapporte Mère de Chantal, en une grave tentation et angoisse de l'esprit. Il lui semblait absolument qu'il était réprouvé et qu'il n'y avait point de salut pour lui.

La crise était profonde en effet. À la base, semble-t-il, il y avait un combat intérieur entre cette spiritualité de l'Amour qu'il avait faite sienne depuis qu'il avait entendu le cours de Génébrard, et l'amour humain. Comme son maître saint Augustin, il «aimait aimer et être aimé»; il se connaissait déjà comme «le plus affectif du monde», selon sa propre expression[24]. Et dans ses succès, il se

23. Nous conservons des «notes» de philosophie de François; l'un des manuscrits est au presbytère de Saint-Sulpice à Paris; l'autre au Grand Séminaire de Grenoble. Ces deux manuscrits portent la date de 1586.

24. Lettre à Mère de Chantal, 1620 (ou 1621 ?), dans *Lettres intimes*, dans *OCV*, n° 59, p. 208

complaisait... N'était-ce pas la preuve que Dieu l'avait destiné à l'éternelle damnation ?. Il prie, il jeûne, il se mortifie, il lit et relit ce *Livre de la Compagnie*, que François Coster a rédigé précisément pour les Congréganistes. Rien n'apaise son tourment. Or un jour de janvier 1587, revenant seul du collège, il entre dans l'église de Saint-Etienne des Grès, s'en va tout droit à l'autel de la Vierge et fait un acte d'abandon héroïque; puis il récite le *Salve Regina*. «En ce même instant», rapporte Mère de Chantal, «il se trouva parfaitement et entièrement guéri: et il lui sembla que son mal était tombé sur ses pieds comme des écailles de lèpre[25].» Le mal était guéri, mais le problème demeurait, aigu, déchirant, au fond de son esprit...

En 1587, la crise politique ouverte par la mort du frère du Roi (1585) s'exaspère. En mai 1588, ont lieu les «Journées des barricades».

François, que son père destine aux études de droit, quitte le collège de Clermont. Paris ne possède pas encore une faculté de droit, mais seulement des «écoles doctorales». D'ailleurs, n'est-il pas temps que François se fasse connaître des grandes familles du duché de Savoie? Il ira donc étudier à la célèbre Université de Padoue. En juin 1588, François repart pour la Savoie. «Quatre jeunes gentilshommes français se donnèrent l'honneur de l'accompagner jusqu'à Lyon et ne se séparèrent pas de lui sans larmes, tant était grand l'amour que chacun lui portait.»

II. - François étudiant à Padoue

Le séjour de François en Savoie ne fut qu'une halte brève. Dès le mois de novembre 1588, il repartait pour Padoue, en compagnie de Messire Déage et de son jeune frère Gallois. L'Université de Padoue attirait alors des étudiants de toute l'Europe. Ce qui faisait ce succès, c'était en particulier la Faculté de Droit, où enseignaient le célèbre juriste Pancirolo et Menecchio.

À ses études de droit, François s'adonna avec sa ferveur coutumière. Les trois ans achevés, la cérémonie de son doctorat (5 septembre 1591) – que Pancirolo lui-même voulut organiser et pré-

---

25. Sur le caractère proprement mystique de cette crise et sur son sens, cf. *EM* I. 140-144 et *AR*. 25-29.

sider – fut très brillante. François fut couvert d'éloges sur sa science... et sur sa vertu[26]!

Cependant il continuait, toujours à l'insu de son père, ses études de théologie. Il leur consacrait même plus de temps qu'à Paris. Deux maîtres le guidaient: un mineur conventuel, le Père Gesualdi, dont les prédications à Sant' Antonio attiraient les foules. François l'appréciait fort, se lia d'amitié avec lui et le consultait à l'occasion: c'est sans doute par Gesualdi qu'il fut initié à la théologie optimiste de saint Bonaventure, dont il adoptera la thèse sur l'Incarnation du Verbe de Dieu.

Pourtant c'est un jésuite, le Père Possevin, que François choisit pour diriger ses études et sa conscience. Un choix où il est difficile de ne pas reconnaître la main de ses maîtres parisiens. Humaniste, éducateur, diplomate chargé par le pape d'épineuses missions en Pologne, Hongrie, Germanie, France, professeur et écrivain, Possevin était un homme d'une érudition prodigieuse. Dans une lettre du 4 octobre 1605, François lui écrira: «Par une faveur singulière, vous (me) donniez un très libre accès aurpès de vous, non seulement dans le sacrement de Pénitence, mais encore en relations familières[27].» Dès son arrivée à Padoue, François prit contact avec Possevin, rédigea selon ses conseils un règlement spirituel et s'inscrivit à la Congrégation de Notre-Dame, qui avait son siège au collège des jésuites: il retrouvait l'atmosphère de Clermont!

C'est toujours par un travail personnel, comme à Paris, que François mène son étude de la théologie. Il lit dans le texte les œuvres des grands maîtres, surtout les écrits des Pères de l'Église. Son maître de référence et de préférence reste Thomas d'Aquin: il tient la *Somme* à portée de sa main et recourt à elle «pour l'intelligence des autres livres». De ses lectures, il nous a laissé six gros cahiers qui nous révèlent l'orientation de sa recherche.

Son problème est toujours celui de la prédestination. À mesure qu'il connaît mieux les Pères, son esprit incline de plus en plus vers la solution que le jésuite Molina a exposée récemment dans sa *Concordance du libre arbitre avec les dons de Dieu...* (1588)[28]. «Cette doctrine», écrira-t-il le 20 août 1618 au Père Lessius, «a pour elle l'antiquité, le charme propre et le pur sens de

26. *AR*, 25 et 36.
27. *Lettres d'amitié spirituelle*, Paris, DDB, n° 47, p. 75
28. Il ne semble pas que François ait possédé dans sa propre bibliothèque ce livre de Molina. Mais il a pu le lire au collège de Padoue.

l'Écriture[29].» Mais voici le drame: cette «opinion» de Molina ne s'accorde guère avec la position de saint Augustin et de saint Thomas[30]: loyal, François sent qu'il est inévitable qu'il abandonne, sur ce point, ses deux grands maîtres.

En 1591, c'est chose faite. Il rédige cette «protestation» qui est un des joyaux de la littérature spirituelle. «Prosterné aux pieds des Bienheureux Augustin et Thomas, je suis prêt à tout ignorer pour connaître Celui qui est la science du Père, *le Christ Crucifié*...» De cette longue *Protestation*[31], Henri Bremond a écrit: «Précieuse relique, moins haletante, moins passionnante que l'amulette de Pascal, mais d'une richesse dotrinale bien supérieure» (*BR* I, 90).

1591... C'est précisément la date où François, ayant achevé brillamment ses années de Droit, va quitter Padoue: le 5 septembre il est reçu docteur *in utroque jure*. Puis il fait ses adieux à tous ses amis, notamment au Père Possevin. Le 2 octobre il part vers le destin prodigieux que Dieu lui réserve.

III. - Les retraites spirituelles de François: le Père Jean Fourier

Si François avait désiré, en 1578, s'inscrire au collège de Clermont, c'était «à cause du soin qu'avaient les Pères de cultiver la piété et d'entretenir leurs élèves dans la vertu et la dévotion». À présent qu'il a dépassé l'âge universitaire, son désir n'a pas changé. C'est au Père Jean Fourier (un cousin de saint Pierre Fourier), Recteur du collège des jésuites à Chambéry, qu'il confie sa vie spirituelle.

Au Père Fourier François, prêtre et évêque, demandait de l'aider à «remettre en bon état son horloge détraquée» par l'action apostolique. Avec le Père Fourier, il voulut se préparer par une retraite de vingt jours à son ordination épiscopale, en novembre 1602: il rédigea alors un long plan de vie dont nous conservons une partie importante; il tint même à ce que le Père contresignât

29. Lettre à Lessius, du 20 août 1618 (*OCV*, n° MCDLXI).
30. Le P. Lajeunie a démontré que la position rejetée par François n'était pas de saint Thomas. L'erreur serait due à un contresens d'Henri de Gand.
31. Nous regrettons de ne pouvoir citer ce beau texte dans son intégralité. Le lecteur le trouvera soit dans l'édition des *Oeuvres Complètes,* par les Visitandines d'Annecy (*OCV* XXII, 64-65), soit dans mon livre, *François de Sales, un sage et un saint*, p. 32.

ce document. Il n'est pas difficile de déceler dans ces résolutions l'esprit des *Exercices Spirituels* de saint Ignace[32].

Le Père eut plusieurs fois l'occasion d'aider François dans ses ministères. En 1603, il partage avec lui le carême d'Annecy. En 1604, il intervient auprès du soupçonneux duc de Savoie pour que François puisse accepter de prêcher le carême de Dijon[33]: ce carême où il devait rencontrer Jeanne de Chantal! En 1608, c'est encore sur les instances du Père Fourier que François décide de publier *l'Introduction à la Vie dévote*, comme il nous le raconte lui-même dans la préface du livre[34]. Enfin, par une délicatesse de la Providence, le Père Fourier se trouvait à Lyon, en ce Noël 1622, où mourut François de Sales; il visita plusieurs fois le malade et, selon certains biographes, l'assista en son agonie.

Dix ans au collège de Clermont – et l'on sait combien l'enfant à cet âge est perméable à l'influence de ses professeurs, surtout s'ils ont du prestige à ses yeux –, trois ans de «conversations intimes» avec un des jésuites les plus éminents de l'époque, l'accompagnement spirituel du Père Fourier pendant toute sa vie sacerdotale et épiscopale... On pourrait craindre que François de Sales ait été un peu trop marqué par «l'empreinte» des jésuites. Or ce fut le contraire qui advint: jamais un esprit ne fut plus ouvert que le sien à tout ce qui intéressait l'homme, «aux joies et espoirs, aux tristesses et aux angoisses[35]» du monde de son temps. Comme l'abeille, il butinait à toute fleur de la Création et de la Rédemption. C'était un être libre qu'avaient formé ses maîtres! Libre... mais de «la liberté des fils de Dieu». Et c'est peut-être par cette liberté de grâce et de gloire que François de Sales se montra le plus authentiquement «élève des jésuites».

F-75343 Paris Cedex 07 André RAVIER, S.J.
42, rue du Grenelle

32. On en trouvera le texte dans *OCV* XXII, 111-126. Tout y respire la pauvreté évangélique, un amour très pur pour le Christ, l'esprit missionnaire, la dévotion à l'Eucharistie.
33. Cf. *AR*, 119.
34. *PL*, 24. Dans cette Préface, François déclare que le P. Fourier «avait beaucoup de pouvoir sur (sa) volonté, et son jugement une grande autorité sur le (sien)» (*ibid.*).
35. Vatican II, *Gaudium et spes*, 1.

Sommaire. — Parmi les bons terroirs dont se nourrirent les racines naturelles et surnaturelles de saint François de Sales, une place de choix revient à la Compagnie de Jésus. Élève des Pères pendant dix ans (1578-1588) au collège de Paris, dit collège de Clermont, François eut ensuite, à Padoue, pour conseiller en ses études de théologie et pour directeur spirituel le célèbre Père Possevin (de 1588 à 1591). Enfin, pendant sa vie de prêtre et d'évêque, il choisit souvent de faire ses retraites – et notamment celle de son ordination épiscopale – avec le Père Jean Fourier, Recteur du collège de Chambéry. Loin d'amortir le génie propre et la grâce de François, cette formation contribua à les épanouir et à faire de lui cet être libre – libre de «la liberté des fils de Dieu». Il mérite vraiment son beau titre de «doctor Amoris» parce qu'il est à la fois le docteur de l'Amour de Dieu et de l'amour de l'Homme.

Summary. — Francis de Sales owes much – both naturally and supernaturally – to the Jesuits. He was their student for ten years (1578-1588) at the Clermont College, in Paris. At the time of his theological studies (1583-1591) in Padua, his counselor and spiritual director was the renowned Father Possevino. During his priestly and episcopal life, he often chose to make his spiritual retreats (more particularly the retreat preceding his episcopal ordination) under the guidance of the then-rector of the Chambery College, Father Jean Fourier. Far from subduing the specific genius and grace of Francis, this formation was instrumental to their full bloom and it contributed to make of him a being of freedom, the freedom of the children of God». He rightly deserves his title of *Doctor Amoris*, being both *Doctor Amoris Dei* and *Doctor Amoris Hominis.*